

PARCOURS D'EXILÉS SYRIENS (2/5)

Alors que la guerre dans leur pays dure depuis plus de deux ans, des Syriens exilés en France racontent leur quotidien. Aujourd'hui, un médecin pris en tenaille à Alep et qui vit chichement à Paris

Docteur R., le chirurgien d'Alep

Le docteur R. cale la rencontre entre deux opérations chirurgicales. Ce jour-là, il est de garde jusqu'à minuit à l'hôpital Robert-Ballanger, à Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis). Grand, massif dans sa blouse blanche, il parle vite comme si le temps lui était compté. Il veut tout dire, redoute de ne pas être assez précis pour raconter l'enfer de la guerre à Alep, deuxième ville de Syrie.

En octobre 2011, le médecin achevait sa spécialisation en carcinologie et chirurgie thoracique à l'Hôtel-Dieu, à Paris. Il était en France depuis quatre ans, avec de nombreux allers et retours dans son pays. La révolution syrienne avait déjà commencé depuis huit mois mais, peut-être par excès d'optimisme, il croyait encore qu'Alep serait épargnée.

Sa formation achevée, il repart en novembre 2011. « *Je me sentais le devoir de rentrer.* » Sa femme et ses deux filles étaient déjà reparties en juin. « *La ville était calme. Mais il y avait beaucoup de rumeurs. On disait qu'Alep serait la "Benghazi syrienne", que les Occidentaux imposeraient une zone d'exclusion aérienne. On essayait de se rassurer. En raison de son poids économique et industriel, de sa proximité avec la Turquie, Alep ne pouvait tomber, c'était la ligne rouge que ni le régime, ni l'opposition n'oseraient franchir. Les Alépins, farouchement indépendants, de Damas n'étaient ni franchement pour l'opposition, ni pour le régime. Ils regardaient avant tout leurs intérêts* », confie le chirurgien.

Une neutralité qui n'a pas résisté à la détermination de l'opposition et du régime. La cité bascule dans la guerre en août 2012. Des katibas (groupes de combattants de l'opposition) pénètrent dans les faubourgs de Salaheddine, dans le sud de la ville. Des quartiers peuplés de familles venues de la campagne d'Idleb, 60 kilomètres à l'ouest d'Alep. Pendant plusieurs semaines, les combats étaient intenses mais limités à cette zone. « *Ailleurs, la vie continuait normalement.* »

Le médecin rouvre son cabinet privé et reprend son poste au CHU d'Alep. Il est souvent sollicité par les hauts gradés syriens blessés : « *Les hôpitaux militaires sont le dernier endroit où ils veulent être soignés. Les médecins sont en général mal formés, c'est une vraie boucherie.* » Les officiers et les chabihias (des milices pro-Assad composées de milliers de jeunes hommes plus ou moins déterminés, NDLR), sont transférés au CHU pour y être opérés.

Mais, très vite, la présence de patients de l'armée au sein de l'hôpital où sont soignés des civils crée des tensions. Dans les chambres, des altercations éclatent entre les familles des malades et les militaires. « *On a dû les séparer* », se souvient-il. Le 4^e étage est finalement aménagé et réservé aux officiers, le 5^e et le 7^e accueillent les civils. Peu à peu, un véri-



Pour protéger ses parents, restés en Syrie, le docteur R. dissimule son visage derrière celui d'un patient dans un hôpital clandestin. Celui-ci, Nabil, a été blessé lors d'une attaque de chars à Maarat Al-Numan, sa ville natale.

table apartheid s'instaure au sein de l'établissement hospitalier.

L'armée va même jusqu'à exiger que les infirmières du 4^e étage soient exclusivement de religion alaouite ou recrutées parmi des partisans du régime. Le directeur du CHU, grand chirurgien spécialiste des greffes de l'oreille, accède aux demandes des militaires et va même au-delà. Lors des manifestations à l'occasion du

Ramadan 2012 en juillet, des étudiants d'Alep se réfugient à l'hôpital pour échapper aux poursuites. Le directeur les laisse entrer, ferme les portes derrière eux et appelle les chabihias, les milices du régime. Piégés, les manifestants sont arrêtés. Plus tard, le directeur est enlevé et tué après qu'une demande de rançon de 4 millions de livres syriennes (43 600 €) a été exigée pour sa libération.

Les combattants de l'Armée syrienne libre (ASL), eux, se tiennent à l'écart du CHU, où les chabihias entrent et sortent librement, enlèvent des patients, surtout les hommes entre 15 et 35 ans. Le docteur R. est appelé pour opérer dans les zones libérées, à proximité de la frontière turque ou dans les hôpitaux clandestins à Alep, en fait des appartements transformés pour dispenser les premiers soins. L'ASL ou la famille du blessé lui envoie une voiture. « *On faisait de nombreux détours pour éviter les check-points de l'armée et ceux des milices.* »

Le docteur est né à Lattaquié, sur la côte méditerranéenne, et la ville est mentionnée sur sa carte d'identité qu'il doit montrer aux barrages. « *Même si de 55 % à 65 % de la population de Lattaquié est sunnite et 25 % chrétienne, on est étiqueté alaouite* », la communauté dont est issu le président Bachar Al-Assad. Le passage lui est facilité aux check-points de l'armée régulière. « *Cela éloignait les soupçons sur mes activités clandestines.* »

Entre-temps, la situation quotidienne à Alep se détériore. La population a de plus en plus de mal à joindre les deux bouts. « *À Alep, on se prostitue pour un bout de pain.* » Enlèvements, assassinats, règlements de compte, crimes crapuleux ●●●

REPÈRES

UNE VILLE-CLÉ, DEPUIS DES SIÈCLES

- À 45 kilomètres de la Turquie et à mi-distance entre l'Euphrate et la côte, Alep est une ville clé pour le contrôle des voies de communication de cette région. Après neuf mois de combats, la rébellion (djihadistes et combattants de la coalition de l'opposition) tient plus de la moitié de l'agglomération. Un tiers nord-ouest de la capitale économique est encore tenu par l'armée ainsi qu'une partie du cœur historique de la ville autour de la citadelle.
- Avec une population de 2,9 millions d'habitants avant la guerre, Alep est la seconde ville la plus importante du pays. Damas, la capitale, comptait intra-muros 1,5 million d'habitants, 5 millions avec son agglomération.

- Alep était considérée comme le poumon économique de la Syrie, grâce notamment à une forte industrie textile.
- La ville possède un patrimoine culturel considérable.

Ses souks couverts ont été brûlés en octobre 2012, à la suite de violents combats entre l'armée et les rebelles. Le minaret de la mosquée des Omeyyades a été détruit par un bombardement en avril.



ALEXANDRE DARMON